

III Le Magazine

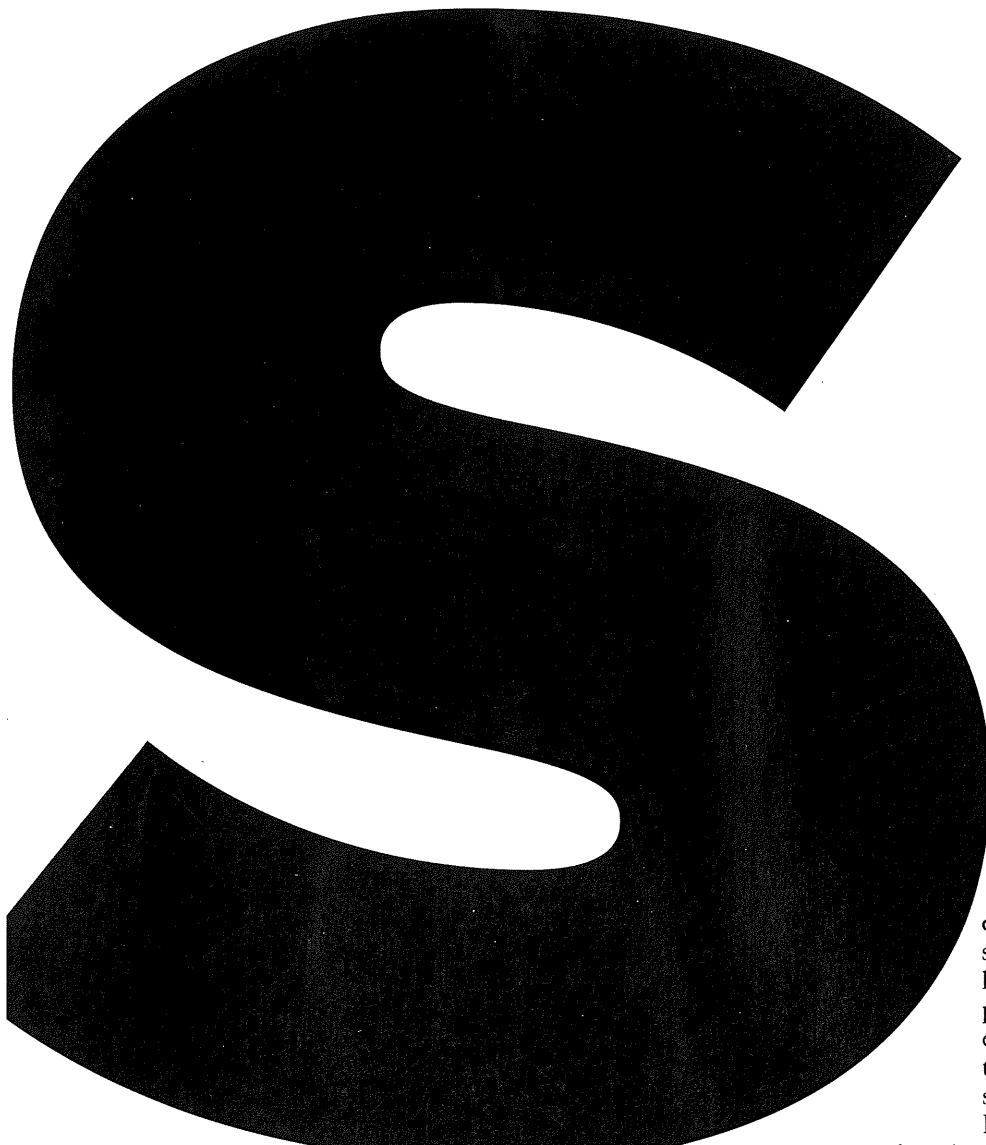
*/ Portrait / Analyse /
Reportage / Enquête / Portfolio /*



Ils sont la minorité agissante.

Ils ont entre 25 et 40 ans, sont d'origine africaine ou antillaise. Businessman, avocat, médecin ou styliste, ils veulent abattre le plafond de verre qui pèse encore sur eux. Grâce à des clubs d'entrepreneurs, des dîners d'affaires, le lobbying de cette nouvelle classe émergente est de plus en plus efficace. Ces Français ont foi en leur avenir et veulent le faire savoir. **Par Elise Vincent avec Louis Imbert/ Photos Olivier Metzger**

Ferdinand Tra (cadre supérieur chez Orange),
Angélique Zettor (patronne de Genymobile),
Daniel Hierso (fondateur d'Outre Mer
Network), Adama Ndiaye (styliste et
fondatrice de la Black Fashion Week).



OUS LA HAUTE COUPOLE EN VERRE DE L'HÔTEL MARRIOTT se tient un dîner d'affaires d'un genre particulier, ce lundi 10 mars. Dans le hall du palace parisien, le seul de sa catégorie à jouir d'une entrée directe sur les Champs-Élysées, une hôtesse oriente discrètement les invités vers le salon privé qui a été réservé pour l'occasion.

Dans la salle de réception, des tables rondes soigneusement dressées attendent les convives. Il y a des lustres, du champagne, de la moquette épaisse. Rien d'autre que le décor impersonnel d'un grand hôtel international, mais tout ce qu'il faut pour se sentir autant privilégié que coopté. Le ticket d'entrée est à 100 €. Le thème de la soirée est ambitieux – « *Réfléchir aujourd'hui pour agir demain* ». La personnalité d'honneur conviée pour en parler est Marc Rennard, directeur exécutif d'Orange pour l'Afrique. « *Sur nos 20 000 collaborateurs sur le continent, 19 900 sont noirs. Il faut travailler avec les diasporas* », dit-il pour justifier sa venue. Son intervention a lieu sur une petite estrade devant laquelle a été disposée la cinquantaine d'invités. L'assistance est conquise. Applaudit. Parmi eux, les profils sont divers : avocat, consultant, banquier. Les origines variées : nés en métropole, aux Antilles ou en Afrique. Même les motivations sont différentes : certains sont juste venus écouter M. Rennard, tandis que d'autres cherchent à consolider leur réseau, comme cette Martiniquaise de 29 ans qui espère glisser quelques mots sur la galerie d'art qu'elle vient d'ouvrir à Belleville. Les cartes de visite passent de main en main. « *L'union fait la force* », explique un étudiant en finance de 22 ans, angolais par son père, congolais par sa mère. Un seul lien unit tous les participants : la couleur de la peau. Un entre-soi défendu pour une cause entendue : « *Cela fait trop longtemps que l'on montre les Noirs sous l'angle de la banlieue* », résume un quadragénaire en costume-cravate qui tient à l'anonymat.

Premier club créé par des Noirs pour des Noirs, le club Efficience, organisateur de la soirée, est une nouveauté dans le paysage français. Son credo : montrer que les Noirs réussissent, tout faire pour qu'ils ne soient plus assimilés aux termes « précarité » ou « délinquance », et favoriser l'émergence d'une « élite noire ». L'adjectif « noir » est assumé. Tant pis pour le tabou français sur les origines. Longtemps, le club a été observé avec méfiance. Mais son lobbying trouve de plus en plus d'oreilles at-

tentives. Le dîner d'affaires n'est désormais plus que l'une de ses activités. Le club, créé en 2008, et qui revendique aujourd'hui 500 membres actifs, organise aussi chaque année une « bourse d'excellence » pour des jeunes de toutes les origines issus de milieux défavorisés. Parrainée par l'Essec, Polytechnique et Sciences Po, la dernière a été remise en 2013, au lycée Louis-le-Grand, des mains de George Pau-Langevin, alors ministre déléguée à la réussite éducative.

Ces dernières années, le club Efficiencia s'est surtout fait remarquer pour la publication d'un gros livre rouge en couverture similicuir : *Le Gotha noir*, premier Who's Who des personnalités « afro-françaises ». Un ouvrage publié tous les deux ans depuis 2010. L'édition 2012 s'est vendue à 5000 exemplaires, selon le club. La prochaine devrait sortir à l'automne. Le répertoire réunit la plupart des figures de la diversité noire française : de l'animatrice de télévision Karine Le Marchand à la ministre de la justice Christiane Taubira. Il rassemble surtout une liste impressionnante de médecins, universitaires, ingénieurs... Un recueil de parcours dû au travail de fourmi d'Elie Nkamgueu, le président du club Efficiencia, dentiste de métier, installé à Champigny-sur-Marne. A chaque édition, ce Franco-Camerounais au talent inné pour les relations publiques se met en quête de nouveaux visages. Il chasse sur LinkedIn ou Viadeo. La première fois qu'il est arrivé avec ses portraits sous le bras, il a essuyé un refus poli du milieu de l'édition. Il a dû se débrouiller pour publier à compte d'auteurs. Mais, en 2012, il a obtenu sa revanche : que l'ouvrage soit préfacé par Olivier Stirn, le monsieur « diversité » de l'UMP. « *Nous ne faisons pas de communautarisme, nous disons juste à la France : "Nous sommes là !"* », plaide M. Nkamgueu.

FAIRE FRONT SANS PRÊTER LE FLANC AUX ACCUSATIONS de communautarisme, s'allier, à la façon des Noirs américains, pour abattre le plafond de verre tout en s'inscrivant dans le modèle républicain, c'est l'exercice périlleux qui est, depuis quatre ou cinq ans, en train de solidariser toute une classe émergente issue de l'immigration et d'outre-mer. Des élites noires, la France en a toujours eu. Mais il s'agissait de cercles restreints de diplomates, de « fils de », ou d'intellectuels et de hauts fonctionnaires. Ceux qui s'affirment aujourd'hui sont plus nombreux et ont des profils plus variés : avocats, ingénieurs, pharmaciens... Ils ont entre 25 et 40 ans. La moitié est née en Afrique et arrivée en France pour ses études (plus de 25 000 étudiants viennent chaque année du Sénégal, du Cameroun ou de Côte d'Ivoire). Des jeunes gens bien nés, mais pas uniquement. Beaucoup sont issus de la classe moyenne et n'ont réussi que grâce à des bourses et la sueur de leur bachotage. L'autre moitié est née en France. Parmi elle, il y a des enfants de réfugiés, d'Africains, eux-mêmes venus plus jeunes comme étudiants. Une grande partie a aussi des origines antillaises. Des fils et filles de ceux qu'a envoyés le Bumidom vers la métropole, ce bureau qui, de 1962 à 1982, a organisé toute la migration de travail depuis la Guadeloupe, la Martinique et La Réunion.

A 42 ans, Orphée Makiese est de ceux dont les parents sont venus comme étudiants. Il reçoit en blouse blanche entre deux patients dans le bureau de sa clinique de Bagnolet, en banlieue parisienne. Il a hésité avant d'accepter d'expliquer pourquoi il avait rejoint le club Efficiencia. Fils de médecin, franco-congolais, il a grandi dans la France picarde, à Saint-Quentin, dans l'Aisne. Mais il appartient malgré lui à cette génération étiquetée « d'origine étrangère », bardée de diplômes, et qui a du mal à obtenir les places les plus cotées. « *Je me sens plus français que noir*, lâche-t-il d'emblée, grave. *Mais si la France se dit sans race, en pratique, c'est par le réseau que les choses fonctionnent. Jusque-là les Noirs n'avaient pas cette culture, mais ça sera le seul moyen de dépasser le boulet de la colonisa-*

tion. » La spécialité du docteur Makiese est rare : la neurochirurgie mini-invasive. Après son internat, il a passé deux ans aux Etats-Unis, à Columbus, dans l'Ohio. Mais son rêve d'intégrer un grand hôpital du centre parisien reste pour l'heure compliqué. « *"Vous venez d'où ? Vous avez fait vos études ici ?"*, me demandent souvent mes patients. *Ce n'est qu'une fois que j'ai dit "oui" qu'ils me font confiance.* »

« Elite », beaucoup parmi cette nouvelle classe noire hésitent encore à l'assumer. Trop lourd. Trop connoté « corruption » pour ceux qui ont grandi en Afrique. Ils y aspirent toutefois. Ils ont même leurs modèles : le Franco-Bénois Lionel Zinsou, président de PAI Partners, ou Tidjane Thiam, ce Franco-Ivoirien, X-Mines, parti outre-Manche parce que aucun chasseur de têtes ne l'appelait... Aujourd'hui, Tidjane Thiam est aux commandes de l'assureur Prudential et le premier patron noir d'une entreprise du « Footsie », le CAC 40 anglais. Cette génération s'assumerait-elle mieux si des statistiques ethniques mesuraient sa progression ? C'est ce que certains veulent croire, regrettant que la recherche s'intéresse trop à elle sous l'angle des discriminations. D'après l'un des rares sondages réalisés auprès des populations noires en France, on comptait, en 2007, près de trois fois plus de chômeurs dans leurs rangs que dans le reste de la population. Mais,

A la différence de ses parents, cette génération ne partage plus l'idée qu'une intégration réussie, c'est se fondre dans la masse.

Les filles ont jeté les produits éclaircissants de leur mère. Elles sont noires et veulent que cela se voie.

sur ces 5 millions de personnes se définissant comme noires, les actifs étaient autant artisans ou techniciens que le reste des Français. Les Noirs étudiaient même deux fois plus. Le portrait en creux d'un « groupe en pleine dynamique de promotion », concluait Patrick Lozès, fondateur du Conseil représentatif des associations noires (CRAN) dans un petit livre, *Les Noirs sont-ils des Français à part entière ?* (Larousse, 2009).

A défaut de chiffres, le brainstorming va bon train pour essayer de qualifier cette génération : « Afropolitaine » ? « Afropéenne » ? Rien ne fait l'unanimité. Or, à la différence de ses parents, elle ne partage plus forcément l'idée qu'une intégration réussie, c'est se fondre dans la masse. Les filles ont jeté les produits éclaircissants de leur mère. Assument leurs cheveux crépus. Elles sont noires et veulent que cela se voie. Adama Ndiaye, 37 ans, styliste, connaît sans doute l'un des succès les plus emblématiques de cet esprit. Col roulé rouge, gloss écarlate, cheveux portés naturels, elle décrit dans un bistrot bruyant de la gare de Lyon sa progressive affirmation. Fille de bonne famille sénégalaise, elle est arrivée (Suite page 40) •••

(Suite de la page 37) ••• en France à l'âge de 3 ans. Enfance sage. Codes bourgeois. C'est en 2012 qu'elle a tout balayé, en important à Paris un concept qu'elle avait lancé l'année d'avant, à Prague : « la Black Fashion Week ». Un parti pris qui a fait jaser le petit milieu de la mode parisienne. Une semaine de défilés réalisés uniquement avec des créateurs et des mannequins noirs. « *Quand on me disait "c'est anti-Blanc", je rétorquais qu'en 2011 il n'y avait que sept mannequins noirs dans la Fashion Week de Paris, s'agace-t-elle. La Black Fashion Week n'était pas une réponse à un problème de race, mais de manque de travail. Je n'allais pas attendre qu'on me donne ma chance.* » Au départ, Adama s'est lancée avec 10 000 €, une machine à coudre et son DESS de sciences économiques. Désormais, elle vit entre Paris, Dakar et Londres. Elle est à la tête d'un événement qui est devenue une institution au Sénégal – la Fashion Week de Dakar – et travaille là-bas à un projet de chaîne télévisée, façon Fashion TV.]